

même imprimée<sup>1</sup>... Des raisons uniquement et exclusivement scientifiques... m'ont amené à changer d'opinion... et à en revenir aux données de la tradition... Ma conviction nouvelle s'est formée sur l'étude des textes cunéiformes, dont le contrôle avait manqué pour le jugement, qu'il y a maintenant, je crois, nécessité de réviser. Le témoignage de ces textes est, en effet, un élément indispensable du débat<sup>2</sup>. »

Nous allons invoquer le témoignage de ces textes dans les chapitres suivants et nous verrons que le livre dont nous avons marqué ici le caractère et démontré l'unité n'a pu être écrit qu'à Babylone, du temps de Nabuchodonosor et de ses successeurs.

<sup>1</sup> Dans le *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, 1869, t. II, p. 243.

<sup>2</sup> Fr. Lenormant, *La divination et la science des présages*, in-8°, Paris, 1875, p. 170-171. — Les principaux défenseurs de l'authenticité du livre de Daniel, quoique quelques-uns fassent des concessions sans fondement au rationalisme, sont : Hengstenberg, *Die Authentie des Daniels*, qui forme le tome 1<sup>er</sup> de ses *Beiträge zur Einleitung ins alte Testament*, Berlin, 1831; Hävernick, *Commentar über das Buch Daniel*, Hambourg, 1832; Id., *Neue kritische Untersuchungen über das Buch Daniel*, Hambourg, 1833; Id., *Handbuch der historisch-kritischen Einleitung in das alte Testament*, Erlangen, 1844, Th. 2, Abth. 2, p. 444-495; Keil, *Lehrbuch der historisch-kritischen Einleitung in die kanonischen und apokryphischen Bücher des Alten Testaments* (3<sup>e</sup> édit. Francfort, 1873); Auberlen, *Der prophet Daniel und die Offenbarung Joannis*, Bâle, 1854; 2<sup>e</sup> édit., 1887; Frz. Delitzsch, dans la *Real-Encyclopädie de Herzog*, t. III, 1855, p. 271-286; 2<sup>e</sup> édit., 1878, t. III, p. 469-479; Zündel, *Kritische Untersuchungen über die Abfassungszeit des Buches Daniels*, Bâle, 1861; Birks, *Four prophetic Empires*, 1844; Id., *Two later visions of Daniel*, 1846; Pusey, *Daniel the prophet.*, 3<sup>e</sup> édit., Londres, 1864; F. Speil, *Zur Echtheit des Buches Daniel*, dans la *Theologische Quartalschrift*, 1863, p. 191-251; J. Fabre d'Envieu, *Le livre du prophète Daniel traduit d'après le texte hébreu, araméen et grec, avec une introduction critique ou défense nouvelle du livre et un commentaire littéral, exégétique et apologetique*, 2 volumes in-8° en 3 tomes, Paris, 1888-1891, etc.

## CHAPITRE II.

### ÉDUCATION DE DANIEL A LA COUR DE NABUCHODONOSOR. LES ÉCOLES DU PALAIS A BABYLONE.

La troisième année du règne de Joakim, roi de Juda, Nabuchodonosor, chargé par son père Nabopolassar de faire la guerre dans l'Asie occidentale, s'empara de Jérusalem et emmena en captivité une partie de ses habitants (606 avant J.-C.). Parmi les captifs se trouvait un jeune homme de race royale<sup>1</sup>, aussi distingué par ses qualités naturelles et par ses talents que par sa naissance<sup>2</sup> : il s'appelait Daniel.

Les rois de Chaldée et d'Assyrie, pour être en état de gouverner plus facilement leurs sujets de race et de langue étrangère, avaient coutume de choisir parmi eux des jeunes gens de bonne famille et de les faire élever à leur cour, où ils recevaient la même éducation et la même instruction que les enfants des grands officiers indigènes. Cet usage, qui ne nous était connu jusqu'ici que par le livre de Daniel, nous est attesté maintenant par les documents cunéiformes.

Nous savons aujourd'hui que la bibliothèque établie par Assurbanipal à Ninive<sup>3</sup>, était principalement destinée aux maîtres et aux disciples de l'école du palais<sup>4</sup>. Une partie no-

<sup>1</sup> Dan., I, 3.

<sup>2</sup> Dan., I, 4.

<sup>3</sup> Voir t. I, p. 184-191.

<sup>4</sup> Les Assyriens ont été les élèves des Babyloniens, à qui ils ont emprunté leurs sciences et leurs arts. Il y avait à Babylone une école florissante et des maîtres savants. Tandis que l'Assyrie était surtout guerrière, Babylone et la Chaldée étaient surtout savantes. « En Chaldée, la plus haute situation sociale et le premier rôle paraissent avoir été toujours

table des livres d'argile, qui ont été retrouvés, sont des livres classiques, des livres d'enseignement, syllabaires, grammaires, dictionnaires, cours d'histoire, des exercices et des devoirs, entre autres, une tablette, qui contient une leçon destinée à apprendre à une jeune princesse à épeler et à lire l'assyrien, ce que nous appellerions aujourd'hui un abécédaire<sup>1</sup>.

Les *Syllabaires* nous permettent de nous faire une idée de l'enseignement qu'on donnait aux commençants dans l'école du palais. « Ils représentent des tableaux disposés comme ceux qui servent encore aujourd'hui dans nos écoles primaires. Leur mécanisme est assez simple; les signes sont disposés sur trois colonnes: au milieu se trouve le signe à expliquer; à droite la valeur primitive du signe indiquant sa valeur phonétique; à gauche sa valeur idéographique traduite par un mot assyrien. Ces tableaux nous donnent ainsi les deux valeurs principales des caractères, l'une idéographique, l'autre phonétique. Nous voyons, par exemple, que tel signe inscrit dans la colonne du milieu a la valeur de *an*; elle est indiquée par la valeur de la première syllabe du nom inscrit dans la colonne à gauche, où nous lisons *annap*, qui, dans la langue sumérienne primitive, veut dire *Dieu*...

» Il est probable que ces tablettes étaient répandues

réservés aux membres de la caste sacerdotale, à ceux que les écrivains classiques appellent, par excellence, les *Chaldéens*. Ces prêtres, c'étaient les savants de ce temps-là. D'abord magiciens et astrologues, ils sont devenus bientôt, autant par curiosité que par nécessité, des observateurs attentifs et de patients calculateurs; ce sont eux, bien plus que les Égyptiens, qui ont créé les premières méthodes, qui ont esquissé les premières théories de la science astronomique. » G. Perrot, *Les fouilles en Chaldée*, dans la *Revue des deux mondes*, 1<sup>er</sup> octobre 1882, p. 550.

<sup>1</sup> Cette tablette est conservée aujourd'hui au British Museum. A. H. Sayce, *Babylonian Literature, Lectures delivered at the Royal Institution*, Londres, 1879; *The Times*, weekly edition, 13 juin 1879, p. 19.

dans les écoles primaires de l'Assyrie et que les enfants s'occupaient sous une direction pédagogique intelligente à en comprendre la valeur. Les Ninivites, initiés de bonne heure à l'étude des trois ou quatre cents signes de l'écriture sumérienne, arrivaient promptement à lire avec facilité les textes écrits dans les deux langues. Il y a peu de temps que le latin n'est plus compris dans l'enseignement des écoles primaires; sous Assurbanipal, le sumérien tendait aussi à disparaître, cependant il n'était pas encore oublié et l'enseignement en était encore nécessaire. Aussi, quelques syllabaires étaient même plus compliqués que ceux dont nous venons de parler. Ils présentaient alors quatre colonnes. Les trois premières étaient analogues à celles que nous connaissons; la quatrième était destinée à expliquer l'origine et la formation de certains caractères. Un exemple suffira pour faire comprendre la disposition de ces tableaux. Supposons que nous assistons à la leçon du pédagogue ninivite, qui, en présence des tableaux que nous venons de décrire, adresse à ses élèves une série de questions qui appellent des réponses, et donnent lieu à un dialogue que nous pouvons résumer ainsi :

D. — Quelles sont les valeurs phonétiques de ce signe?

R. — *As, rum, dil.*

D. — Comment le nommez-vous?

R. — *Dilu.*

D. — Et celui-ci, quelle en est la valeur phonétique?

R. — *Hal.*

D. — Quelle est la valeur idéographique?

R. — *Itallaku* (marcher rapidement).

D. — Comment le nommez-vous?

R. — *Dilimminabi* (c'est-à-dire formé du signe *dilu*, le premier que nous avons cité, et du mot *minnabi*, qui veut dire répéter deux fois)<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> J. Ménant, *La Bibliothèque du palais de Ninive*, p. 40-43.

Ce que l'on vient de voir et ce qui a été dit plus haut<sup>1</sup> sur la complication de l'écriture assyrienne, la multiplicité de ses signes et la diversité de sons qu'avaient un grand nombre d'entre eux, peut nous faire comprendre combien était laborieuse et malaisée l'étude de l'assyrien. Mais l'étude de l'accadien était bien plus difficile encore. C'était une langue morte dont la connaissance était indispensable en Chaldée, parce qu'elle avait servi à rédiger les textes religieux, astronomiques et magiques, dans les temps primitifs. On exigeait vraisemblablement que l'écolier fit des versions et des thèmes accadiens; il était certainement obligé d'apprendre l'accadien, en même temps que les caractères cunéiformes assyriens. Daniel s'exprime donc avec une exactitude parfaite, quand il dit qu'on entraînait dans ces écoles, « pour étudier les livres et la langue des Chaldéens<sup>2</sup>. »

Une inscription de Sennachérib nous fait connaître accidentellement qu'on admettait des étrangers à l'école du palais, comme nous le lisons dans le livre de Daniel. Le fils d'un grand de Chaldée, dont le nom était Belibni, avait été élevé dans le palais de Sargon et placé ensuite par Sennachérib, sur le trône de Babylone :

13. Belibni, fils d'un sage du voisinage de Suanna (Babylone), qui comme un jeune enfant dans mon palais avait été élevé, sur le royaume des Sumir et des Akkad, je l'établis<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Voir t. I, p. 169-170.

<sup>2</sup> Dan., I, 4, 17. Ces mots désignent incontestablement les livres à tablettes d'argile et l'écriture cunéiforme. Le nom de Chaldéens qu'on lit dans ce verset a une signification ethnique; il s'applique aux Chaldéens proprement dits, et l'expression « la langue des Chaldéens, » ne doit pas s'entendre de la langue que l'on appelle souvent, parmi nous, le chaldéen de la Bible; le vrai nom de cette dernière est *araméen*, comme l'appelle le texte même de Daniel, II, 4, et comme nous l'avons dit, p. 237.

<sup>3</sup> Sennachérib, *Cylindre de Bellino*, l. 13; G. Smith, *History of Sennacherib*, p. 27; *Assyria*, p. 111; Taylor, dans les *Records of the past*, t. I, p. 34. Voir plus haut, p. 8, ligne 13.

Daniel, avec trois de ses compagnons, Ananias, Misaël et Azarias, fut choisi pour recevoir à l'école du palais de Nabuchodonosor une éducation babylonienne, semblable à celle qu'on donnait aux étrangers à Ninive. Il fut donc emmené dans le Kasr ou château royal pour y vivre désormais avec les jeunes nobles de la Chaldée. Par suite de la faveur dont il était l'objet, il devenait en quelque sorte Babylonien, d'où le changement de nom qui lui fut imposé, ainsi qu'à ses trois amis. C'était un usage commun aux rois chaldéens et aux rois ninivites de donner des noms assyriens aux étrangers. Celui qui devint plus tard le célèbre roi d'Égypte Psammétique nous en offre en sa personne un exemple remarquable. Assurbanipal, en le plaçant à la tête d'une province, lui enleva son nom égyptien et lui donna le nom assyrien de Nabu-sezibanni<sup>1</sup>.

Tous les détails que nous donne le premier chapitre de Daniel sur les coutumes de la cour de Babylone sont ainsi parfaitement confirmés par l'épigraphie assyrienne. Elle nous sert également à expliquer les noms donnés aux jeunes Juifs devenus les hôtes du palais. Daniel fut appelé<sup>2</sup> Bêltsa'ssar<sup>2</sup>; Ananias, Šadrak, Misaël, Meïšak, et Azarias, 'Abêd-Négo. La forme babylonienne de Bêltsa'ssar est *Balatsu-usur*, « protège sa vie<sup>3</sup>. »

<sup>1</sup> Voir plus haut, p. 98, la citation du texte, lignes 64-65. Cf. Oppert, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Sujets divers d'érudition*, t. VIII, partie I, 1869, p. 595; Fr. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, t. I, p. 56.

<sup>2</sup> Ce nom est différent, comme on voit, de celui du roi Baltasar, écrit dans le texte original *Bêlsâs'ar* et non *Bêltsa'ssar* (avec un *teth* en plus, quoique la Vulgate donne à l'un et à l'autre la même orthographe.

<sup>3</sup> E. Schrader, *Die Keilinschriften und das alte Testament*, p. 278; 2<sup>e</sup> édit., p. 429. Nabuchodonosor, Dan., IV, 5, dit : « Daniel dont le nom est Bêltsa'ssar, selon le nom de mon Dieu, » paroles qui impliquent que le nom du dieu Bel entre comme élément dans ce mot composé. Le nom de Bel est en effet sous-entendu et *Balatsu-usur* est une abréviation pour

Le nom d'Abdénago, ou, comme porte le texte original, 'Abêd-Négo, est, de l'avis de tous les assyriologues, une altération de 'Abêd-Nebo et signifie « serviteur du dieu Nébo, » l'une des grandes divinités de Babylone. On le rencontre dans les documents cunéiformes, où il désigne un Assyrien<sup>1</sup>.

L'orthographe des noms de Misach et de Sidrach a été dénaturée sous la plume de ceux qui ont transcrit le livre, de sorte qu'il n'est pas possible de reconstituer leur forme assyrienne<sup>2</sup>; mais il est certain que « tous les noms propres, quand les fautes des copistes ne les ont pas trop altérés, sont parfaitement babyloniens et tels qu'on n'eût pas pu les inventer en Palestine au second siècle avant notre ère<sup>3</sup>. »

*Bel-balatsu-ušur*, « Bel, protège sa vie. » Le nom complet était usité à Babylone. J. Oppert, *Documents juridiques de l'Assyrie et de la Chaldée*, 1877, p. 282; Frd. Delitzsch, dans Baer, *Libri Danielis, Ezra et Nehemiæ*, in-8°, Leipzig, 1882, p. ix-x.

<sup>1</sup> *Cuneiform Inscriptions of Western Asia*, t. III, pl. 46, col. 1, lig. 82; E. Schrader, *Die Keilinschriften und das alte Testament*, p. 279; 2<sup>e</sup> édit., p. 429; *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1872, p. 157, n° 69.

<sup>2</sup> Voir dans Fr. Lenormant, *La divination chez les Chaldéens*, 1875, p. 178, les tentatives qu'il a faites pour retrouver la véritable orthographe de ces noms. Cf. *Speaker's Commentary, Daniel*, p. 243-246, pour la discussion complète de ces noms. — M. Frédéric Delitzsch explique Misach comme formé de *Mi-sa-aku*, « qui est comme le dieu Aku? » (le dieu lune); et Sidrach comme composé de *Sudur-aku*, « commandement d'Aku. » Voir E. Schrader, *Die Keilinschriften und das alte Testament*, 1883, p. 617; K. Kohler, *Die chaldäischen Namen Daniel's und seiner drei Freunde*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. IV, 1889, p. 46-51.

<sup>3</sup> Fr. Lenormant, *La divination chez les Chaldéens*, p. 182. — « Quelques autres [noms] sont plus corrompus, ajoute-t-il, p. 183, mais du moins on ne remarque dans le livre aucun de ces noms propres d'autres temps et d'autres pays que les auteurs de compositions de basse époque s'en vont chercher maladroitement dans des écrits connus et qui révèlent tout de suite la fraude. »

Le premier chapitre de Daniel contient en effet, outre les noms de Nabuchodonosor, de Baltasar, de Sidrach, de Misach et d'Abdénago, un autre nom propre et des noms de dignités, qui sont tous réellement ceux que portaient les Chaldéens. Le chef des eunuques s'appelle 'Ašpenaz, dans le texte hébreu actuel. Il n'y a guère moyen de douter qu'il n'y manque un *ʾ* final, car cette lettre a été conservée par les Septante. La forme complète est donc 'Ašpenazar ou 'Ašbenazar, « transcription rigoureusement exacte d'un nom dont on a plusieurs exemples, *Assa-ibni-zir*, « la dame [Istar de Ninive] a formé le germe<sup>1</sup>. »

'Ašpenaz ou 'Ašpenazar était chef des eunuques<sup>2</sup>. Il avait sous lui, entre autres subordonnés, un officier inférieur, mentionné également dans le premier chapitre de Daniel, sous le titre de Malasar. « Ces deux fonctionnaires... du palais... sont deux personnages bien connus par les documents assyriens originaux, et le texte les met très exactement en scène dans leurs attributions réelles. Pour le second, il emploie la forme même de son titre dans la langue assyrienne<sup>3</sup>... Pour le premier, l'expression employée, *rab has-sarisim* ou *sar has-sarisim*, est conforme à celle de *rab-saris*, qui correspond déjà, dans d'autres livres de la Bible<sup>4</sup>, à la qualification assyrienne *rabbi nar* ou *rab nar*, « chef des

<sup>1</sup> Fr. Lenormant, *La divination chez les Chaldéens*, p. 182-183. Les Septante portent 'Αβασπί, dans quelques manuscrits, 'Αβασπί. On voit qu'ils ont laissé tomber, eux aussi, une lettre, le *ʾ*, s.

<sup>2</sup> L'étymologie de ce mot est très controversée. Voir *Journal officiel*, 29 juillet 1883, p. 3919.

<sup>3</sup> « L'hébreu le corrompt en מלצר, mais d'après une autre leçon plus exacte, les Septante portent 'Αμεσάρ, ou 'Αμεσάρ, c'est-à-dire מלצר. » M. Frd. Delitzsch croit que Melsar (Malasar) est le mot babylonien *mas-saru*, qui signifie « préfet, chef. » *Cuneiform Inscriptions of Western Asia*, t. V, pl. 32, l. 9. Frd. Delitzsch, dans Baer, *Libri Danielis, Ezra et Nehemiæ*, p. xi.

<sup>4</sup> II (IV) Reg., xx, 18; Is., xxxix, 7.

serviteurs, » indiquant la surintendance des eunuques sur tout le service intérieur du palais<sup>1</sup>. »

A l'école du palais, Daniel et ses compagnons firent dans toutes les sciences de grands progrès, qui furent moins encore le fruit de leur application et de leurs talents naturels que l'effet des bénédictions célestes et la récompense de leur fidélité généreuse à la loi de Moïse. Daniel surtout se distinguait par sa sagesse précoce, et un événement singulier, raconté dans les appendices de son livre<sup>2</sup>, lui fournit l'occasion d'en donner une preuve remarquable.

Il y avait, parmi les captives juives de Babylone, une femme d'une grande beauté, appelée Susanne, c'est-à-dire le Lis<sup>3</sup>. Deux vieillards<sup>4</sup>, ayant voulu en vain la porter au

<sup>1</sup> Fr. Lenormant, *La divination chez les Chaldéens*, p. 196-197. — « Le complément biographique, qui forme le chap. 1, se termine par une phrase sur le sens de laquelle on s'est mépris ; je cite le latin qui rend le texte hébreu à la lettre : *fuit autem Daniel usque ad unum primum Cyri regis*. Cela signifie, dit-on, que Daniel est mort la première année du règne de Cyrus, et par conséquent la dernière vision rapportée à la troisième année de ce prince a été ajoutée après coup par une maladresse inconcevable. Ce raisonnement prouve trop et ainsi ne prouve rien. Les critiques les plus exigeants accordent que les six premiers chapitres au moins forment un ensemble. Or, le chapitre vi, dans le texte araméen, se termine par ces mots : « Ce Daniel (dont on vient de parler) eut un sort prospère sous les règnes de Darius et de Cyrus le Perse. » La contradiction commencerait donc ici. Le vrai sens du premier passage cité, le voici : Daniel vit la première année, si mémorable, de Cyrus et la fin de la captivité. On ne parle nulle part de la mort du prophète ; on assigne à sa carrière un terme très vague, et de ce chef le livre pourrait avoir reçu sa forme actuelle du vivant de son principal auteur. » A. Delattre, *De l'authenticité du livre de Daniel*, dans la *Revue catholique* de Louvain, mai 1875, p. 425.

<sup>2</sup> Dan., xiii.

<sup>3</sup> *Le livre des Jubilés*, viii, 1, mentionne une Élamite du nom de Susanne. Voir Rönsch, *Das Buch der Jubiläen*, in-8°, Leipzig, 1874.

<sup>4</sup> D'après une tradition juive, admise par plusieurs commentateurs catholiques, mais non prouvée, ces deux vieillards étaient les deux faux



27. — Susanne, figurée par un agneau, entre les deux vieillards sous la forme d'une panthère et d'un loup.

mal, la calomnièrent et la firent condamner à mort, conformément à la loi de Moïse<sup>1</sup>. Les rois de Chaldée laissaient à ceux qu'ils transportaient des pays qu'ils avaient conquis, dans leur capitale, la liberté de se gouverner selon leurs lois et leurs coutumes.

On allait exécuter contre Susanne la sentence de mort, lorsque survint Daniel. Tout le peuple, sur la fausse dénonciation des vieillards, l'avait déclarée coupable. Le saint jeune homme, inspiré de Dieu, ne voulut point participer par son silence à ce jugement inique. « Je suis innocent de son sang, » s'écria-t-il à haute voix. Cette déclaration frappa les assistants : « Que dis-tu là ? » lui répondit la foule. — Cette femme a été calomniée, répliqua Daniel, revenez sur votre sentence. — Subjuguée par l'esprit prophétique qui était en lui, la multitude obéit. Il demanda qu'on séparât les vieillards; puis, les interrogeant successivement : Sous quel arbre avez-vous surpris Susanne?

prophètes Achab et Sédécias, dont Jérémie, xxix, 21-23, avait prédit le supplice à Babylone. Cf. Origène, *Ep. ad Afric.*, 7-8, Migne, t. xi, col. 61-63; S. Jérôme, *Comm. in Jer.*, xxix, 21, Migne, t. xxiv, col. 862; Tirin, *In Dan.*, xiii, 5, édit. de Turin, t. iii, 1883, p. 770.

<sup>1</sup> Dans les catacombes. Susanne est représentée par un agneau, sur lequel est écrit son nom, entre une panthère et un loup; [au-dessus de ce dernier est écrit le mot *senioris*, pour *seniores*, « les vieillards. » Voir Figure 27, d'après une fresque du cimetière de Saint-Sixte. Perret, *Catacombes de Rome*, t. 1, pl. 78. — Le mari de Susanne s'appelait Joakim. Plusieurs ont cru que c'était le roi de ce nom, ou plutôt Joachin (Jéchonias). Telle était l'opinion de saint Hippolyte (qui confondait, du reste, Joakim avec Joachin), d'après George le Syncelle, *Chronogr.*, édit. de Bonn, 1829, t. 1, p. 413. Saint Jérôme a fait remarquer, *Comm. in Dan.*, 1, 1, Migne, *Patr. lat.*, t. xxv, col. 495, qu'on ne pouvait confondre ces deux rois. Le Joakim de Susanne ne peut être le roi de Juda de ce nom, parce que ce dernier ne vécut pas en Chaldée; il ne peut pas non plus être Jéchonias, parce que, quand Jéchonias fut captif à Babylone, Daniel n'était plus jeune, comme il l'était au moment où Susanne fut calomniée. *Dan.*, xiii, 45.

dit-il au premier. — Sous un lentisque. — Il fait alors amener le second et lui pose la même question : Sous quel arbre avez-vous surpris Susanne? — Sous un chêne. — La contradiction était manifeste : la calomnie, évidente. Daniel venait de rendre son jugement de Salomon et de s'acquérir par là, comme le fils de David, une réputation extraordinaire de sagesse. Dieu le préparait de la sorte au grand rôle qu'il voulait lui faire remplir<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> L'authenticité de l'histoire de Susanne est niée par beaucoup de critiques, rationalistes et protestants. On peut voir la réponse à leurs objections dans nos *Mélanges bibliques* (*Susanne, caractère véridique de son histoire*), 2<sup>e</sup> édit., p. 473-488.

## CHAPITRE III.

## LE PREMIER SONGE DE NABUCHODONOSOR.

Daniel donna bientôt une nouvelle preuve de la sagesse dont Dieu l'avait rempli et des dons extraordinaires qu'il lui avait accordés, sur un théâtre plus important, à la cour même de Nabuchodonosor. Ce roi avait vu en songe<sup>1</sup> une grande statue dont la tête était d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les hanches d'airain, les jambes de fer et les pieds en partie de fer, en partie d'argile. A son réveil, il avait oublié ce qu'il avait vu ; le jeune prophète le lui rappela et lui en expliqua la signification mystérieuse.

Tout est babylonien dans ce récit et d'une exactitude parfaite. Ce qui frappe d'abord, quand on lit le texte sacré, c'est l'importance que le monarque attache à son songe et le besoin impérieux qu'il éprouve d'en avoir l'explication.

Nous avons déjà remarqué, dans l'histoire de Joseph, combien les Égyptiens étaient superstitieux au sujet des songes<sup>2</sup>. Les Assyriens et les Chaldéens ne l'étaient pas moins. Là-dessus les preuves abondent.

<sup>1</sup> C'est à l'occasion de ce songe que le livre de Daniel, II, 4, change de langage et emploie l'araméen. « Le mot *ʿAramit*, qui précède les passages araméens (Dan., II, 4; Esd., IV, 7), n'est qu'une sorte de suscription. Le passage d'Esdras a été traduit jusqu'ici par : *une lettre écrite en araméen et traduite en araméen*, ce qui est un non-sens ; il faut traduire : *écrite en araméen et traduite*. Araméen (c'est-à-dire ce qui suit). Aussi les Septante rayent-ils le mot à la fin. » Oppert, *Grammaire assyrienne*, 2<sup>e</sup> édit., p. 2. — Il faut traduire aussi dans Daniel : « Les devins répondirent au roi : (Araméen). » C'est-à-dire, ce qui suit est écrit en araméen, et non : les devins répondirent en araméen. Cf. Fr. Lenormant, *La langue primitive de la Chaldée*, p. 336-337.

<sup>2</sup> Voir t. II, p. 58-66.